

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Frissons

Une collection qui fait peur

Suzanne Thibault

Volume 17, Number 2, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12534ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, S. (1994). Frissons : une collection qui fait peur. *Lurelu*, 17(2), 41–43.

l'enfant a la tête en bas! Ces deux pentes créent une instabilité dans l'image qui est atténuée par la présence de la mère (ses deux mains sont orientées dans les directions des deux pentes). La mère est ici agent réconciliateur. Elle se pose en intermédiaire entre le cauchemar et l'apaisement.

L'histoire

Il faut voir en effet le *moment* très court qu'a choisi Pratt :

- celui d'allumer la lampe (on ne garde pas la main à la ficelle bien longtemps après que la lumière se soit allumée);

- celui de la montre-bracelet posée en arrêt sur la table;


- celui où l'enfant n'est pas encore remis de son rêve;

- celui des poissons de la literie s'agitant dans tous les sens de l'histoire en pointant soit l'enfant, soit la mère...

Il faut aussi lire les mots de l'histoire. Tout d'abord, le dialogue est géographiquement rapproché des personnages. En haut de la page, on retrouve la mère et son texte. En bas, Maggie et sa réplique. Les lignes virtuelles nous permettent de sortir de l'image. Ainsi, le cou de la mère nous dirige vers sa réplique et la chute de Maggie à gauche nous permet de sortir de l'image pour rejoindre le texte explicatif : l'image est justement ce moment très court entre les deux! Il est à noter que l'écriture de la réplique de Maggie, dans la page, ne dépasse pas le corps de l'enfant, la deuxième ligne recommençant dès cette limite atteinte.

Le texte se termine avec un mot rassurant de la mère. Le contenu de ce texte élargit notre vision de l'image car une explication est donnée sur les actions représentées. C'est un peu comme s'il s'agissait de la finition d'une œuvre d'art, ou de sa charpente.

La chaleur de la mère nous est confirmée par les mots doux tels «ma chérie». Le désir de protection y est dévoilé : «Je suis là, il ne faut plus avoir peur», «Je ne te laisserai jamais seule.»

Le «Fais dodo maintenant» ferme la boucle du fameux moment de contact entre la mère et l'enfant, entre le texte de cette page et les éléments de l'illustration : la première phrase au haut de l'image réveillait Maggie pour la sortir de son cauchemar. Maintenant, elle peut se rendormir. Tout est bien qui finit bien. 

Depuis quatre ans, les Éditions Héritage publie dans cette collection à couvertures noires un titre par mois. Le tirage est de vingt mille exemplaires, avec réimpression à coup sûr de 2 à 3000 exemplaires, trois semaines après la parution. Plus de quarante titres sont déjà parus, le cinquantième paraîtra en janvier ou février 1995. Achetée de l'éditeur new-yorkais Scholastic, cette collection porte ici le nom de «Frissons». Jamais une collection, traduite et adaptée au Québec, n'a créé un tel engouement chez les adolescents et les préadolescents, et en même temps un tel malaise chez les bibliothécaires en milieu scolaire et municipal, de même qu'un tel questionnement chez les parents.

Pourtant, Ginette Guétat de la maison Héritage avoue qu'ils ont hésité avant d'acheter les droits de cette collection. En dépit du succès américain, on se demandait chez Héritage si l'épouvante serait appréciée des jeunes lecteurs québécois puisque ce thème n'existait dans aucun créneau littéraire ici. Cette collection serait-elle aussi populaire que les autres collections traduites par Héritage : «Cœur-à-cœur», «Degrassi», «Entre amis» ou «Baby sitters»? On n'ignorait pas qu'aux États-Unis des associations catholiques s'étaient opposées à cette collection mais qu'elle continuait de paraître, atteignant bientôt cent titres.

C'est un succès monstre : plus d'un million trois cent mille exemplaires vendus. Mine d'or, diront certains; *fast food* littéraire, diront d'autres. Au départ, «Frissons» était réellement destinée au public adolescent (seize ans et plus) mais au fur et à mesure de sa mise sur le marché, c'est un public de plus en plus jeune qui s'en est emparé (autour de dix ans). En Ontario, interdite il y a à peine six mois, la collection est maintenant très demandée pour les classes d'immersion du Toronto métropolitain. Au Québec, les bibliothèques municipales les achètent pour satisfaire leurs usagers mais ne fournissent pas à la demande; c'est dans le milieu scolaire que les écoles de pensée divergent le plus à propos de cette collection.

Portrait d'un frisson

«Frissons» porte bien son nom. Associés à la peur, au suspense, au drame, au cauchemar, dotés de pages couvertures suggestives au titre en relief, ces petits romans de poche de 156 pages ont plusieurs points en commun.

Personnages : Des groupes de jeunes de quinze à dix-sept ans, garçons et filles; des filles souvent héroïnes et victimes. Des parents souvent absents, du moins des adultes au rôle très secondaire, parfois même négatif.

Trame et drame : Petit chassé-croisé amoureux en filigrane autour duquel évolue une situation dramatique (meurtre, disparition, réincarnation, cauchemars).

Sentiments : Vengeance, jalousie, harcèlement, amour, amitié.

Style : Beaucoup de dialogues, pas de description macabre, pas d'enquête policière, une série d'événements; découverte de la solution à la fin seulement.

Formule : En lire un, c'est les lire tous. Les auteurs suivent un modèle, une recette; certains ont plus d'imagination que d'autres, ce qui rend certains titres plus populaires que d'autres. L'image de la collection l'emporte sur celle des auteurs. Ceux-ci ne sont pas identifiés sur la jaquette du livre; ils le sont sur la page de titre ainsi qu'à la dernière page. Les jeunes lecteurs demandent la collection et non pas un auteur en particulier. Celui qui reçoit le plus de courrier chez Héritage est R.L. Stine, parce qu'il a écrit une quinzaine de romans déjà.

Les lectrices et lecteurs

Pourquoi un tel engouement? «Les sujets sont clairs, on sait tout de suite que l'auteur veut effrayer.» C'est le plaisir d'avoir peur, une peur contrôlée sur papier, le plaisir d'alimenter cette peur par un suspense invraisemblable où les acteurs ressemblent aux lecteurs et évoluent dans un décor familial.

Myriam a quinze ans et elle est en quatrième secondaire. Elle lit des romans policiers, des romans d'amour, des romans psychologiques. Elle a aussi lu tous les «Frissons». Si elle ne les trouve pas à la bibliothèque municipale, elle les achète avec ses amies. C'est le suspense qui l'attire, et la petite trame amoureuse est intéressante. «J'aime que la fille soit l'héroïne et qu'il y ait peu d'indices pour résoudre l'énigme.» Les «Frissons» lui font-ils peur? «Pas vraiment, mais, si je suis seule à la maison, j'ai un peu peur. Après la lecture, c'est fini.»





Simon a douze ans et demi et il est en première secondaire. Il a, lui aussi, un dossier de lecture assez imposant. Il lit des romans policiers, des romans d'aventures, et dévore actuellement la collection «Castor Poche». Quand il n'a pas le goût de lire un long roman, il lit un «Frissons».

Pour lui, c'est une forme d'évasion; il reste bien sûr avec quelques images associées aux émotions fortes, mais sans plus.

Marie-Joëlle a douze ans et elle est aussi en première secondaire. Elle lit en moyenne dix livres par mois, qu'elle emprunte à la bibliothèque municipale. Elle connaît tous les livres de Lucy Maud Montgomery et puise aussi ses lectures dans les collections dites pour adultes. Elle lit aussi des «Frissons» pour la peur, le suspense et l'intrigue à résoudre. Comme Myriam et Simon, elle aime bien que l'intrigue ne soit résolue qu'à la fin, et qu'elle reste mystérieuse en cours de lecture. Un film d'horreur ne lui fait pas peur, alors un «Frissons» ne l'empêchera pas de dormir. Pour elle, «Frissons», ce n'est pas la réalité. On y trouve bien sûr un événement tragique, mais qui ne pourrait arriver vraiment.

Il y a des jeunes qui ne comprennent que des «Frissons» et qui se retrouvent en panne dès que les rayons sont vides. Il y a des jeunes lecteurs qui en lisent mais qui fréquentent aussi d'autres genres littéraires. Puis il y a ceux qui n'en lisent pas ou peu parce que trop banals ou trop effrayants.

Les bibliothécaires

Michelle de Grosbois est bibliothécaire à l'école secondaire Jeanne-Mance de Montréal depuis plus de dix ans. Or cette école est aujourd'hui reconnue pour l'intérêt qu'elle porte à la lecture, tant chez les élèves que chez le personnel. M^{me} de Grosbois estime que l'engouement pour les «Frissons» est une mode, un stade, un tremplin vers d'autres lectures. À sa bibliothèque, elle a acheté trois exemplaires de chacun des titres, qui restent rarement sur les rayons. Les jeunes les lisent jusqu'à satiété et demandent ensuite des suggestions de lecture. Aussi, il ne faut pas penser que ces jeunes soient dupes de cette collection. M^{me} de Grosbois reçoit des commentaires de lecteurs : récemment, les derniers titres leur semblaient moins intéressants et les pages couvertures trop macabres. «C'est là aussi que notre rôle est important : faire lire, apprendre à critiquer et suggérer», soutient-elle.

Bibliothécaire à la polyvalente Daniel-Johnson, Andrée Blouin est du même avis. «Pour répondre à la demande, j'ai acheté toute la collection. Je n'en fais pas la promotion ni l'animation; pour cela, je choisis de meilleurs titres. Mais je veux attirer aussi cette clientèle à la bibliothèque.» M^{me} Blouin demeure sensible à la polémique entourant cette collection. En effet, doit-on se procurer des collections de moindre qualité pour répondre à la demande des usagers? Andrée Blouin fait d'ailleurs partie du comité organisateur du troisième congrès de l'APSDS où aura lieu un débat sur ce sujet.

M. Yves Léveillé² a pu, lui aussi, lors de sa récente tournée des bibliothèques scolaires, saisir tout le paradoxe suscité par cette collection. Les bibliothèques d'écoles doivent-elles sacrifier à la mode et passer outre certains critères de sélection tels que la qualité du traitement, la qualité de la langue, la construction du récit, au profit d'une demande accrue de la part des jeunes? M. Léveillé estime que le discours



autour de «Frissons» ressemble un peu à celui qui entourait la bande dessinée. Jadis considérée comme un genre mineur, la BD ne devait surtout pas se retrouver entre les mains des jeunes, et les jeunes qui en lisaient n'étaient pas considérés comme de véritables lecteurs.

Jacqueline Beulac est responsable des bibliothèques scolaires de la Commission scolaire Sainte-Croix. Compte tenu de la mission éducative des bibliothèques, des contraintes budgétaires qu'elles affrontent, des critères qu'elles se sont fixés, les bibliothèques au secondaire achètent des «Frissons» mais limitent leur quantité. «Il est certain qu'on ne peut répondre à la demande, mais on incite les jeunes à se les procurer en milieu municipal. Si on n'achète que cela, on ne pourra pas se procurer autre chose.» Comme d'autres, M^{me} Beulac estime que cet engouement correspond à une mode, comme un vêtement qu'on délaissera. Les jeunes sont passés des romans miroirs à des collections plus fantastiques où la violence est présente, comme elle l'est dans la société actuelle mais à un niveau moindre. Elle considère également que l'engouement pour les séries est typique de cet âge.

Rachel Boisvert est spécialiste en techniques et moyens d'enseignement à la Commission des écoles catholiques de Montréal. Chaque année, le Bureau-conseil propose une liste de titres pour aider le personnel des bibliothèques au

secondaire à faire leur choix de livres. De cette liste a été volontairement écartée la collection «Frissons». La position du Bureau-conseil est que cette collection contrevient au rôle éducatif des bibliothèques scolaires en banalisant les comportements asociaux, en proposant des valeurs contraires aux programmes mis en place, en proposant des textes aux qualités littéraires douteuses où de faibles personnages gravitent dans un univers de violence et d'horreur. M^{me} Boisvert est déçue de l'attitude permissive du milieu et entend bien mener son cheval de bataille jusqu'au congrès de l'APSDS de l'automne prochain³. Mais y a-t-il des «Frissons» à la CECM? Oui, parce que le personnel a aussi la liberté de faire son choix de livres avec l'accord de la direction, en tenant compte de la liste et des demandes du milieu.

Au niveau municipal

Dans les bibliothèques municipales, la décision d'inclure la collection «Frissons» dans une section «Jeunes» relève davantage de la notion de service. Parmi celles que j'ai consultées, on a choisi de satisfaire à la demande populaire plutôt que de censurer la piètre qualité de ces titres.

Genette Guindon est bibliothécaire à la Ville de Montréal et spécialisée en littérature de jeunesse. Elle lit chaque année près de deux mille titres destinés au public jeune, soit la moitié des parutions en langue française. Pour elle, la collection «Frissons» est une goutte dans un verre d'eau. En effet, la production actuelle de collections de romans est vaste, variée et de qualité. Le jeune lecteur n'a qu'à se laisser guider par les professionnels du livre qui s'y connaissent pour trouver le genre qui lui convient.

À la bibliothèque Gabrielle-Roy de Québec, la section «Enfants» offre la collection «Frissons» sur un rayon à part pour en faciliter le repérage. Parce que toujours vide ou presque, le personnel en profite pour suggérer aux lecteurs des solutions reliées aux genres policier, fantastique ou mystérieux.

En échangeant avec des collègues, deux thèmes revenaient constamment : les

romans policiers et les romans de Stephen King. Or un «Frissons» est amputé de l'essentiel du roman policier, soit l'enquête; en plus, on s'abstient de décrire toute violence physique. On relate le fait accompli, c'est tout. Un roman policier pour adultes offre à



ses lecteurs beaucoup plus d'images violentes que celles qu'on peut trouver dans les «Frissons».

Suzanne Thibault a lancé, sur le réseau informatique auquel la Bibliothèque de Montréal est reliée, des questions sur la réception de la collection «Frissons», à l'intention de ses homologues canadiens et américains.

L'un d'entre eux, Don Yarman, tout en rapportant les réserves de certains parents qui craignent la présence de satanisme dans ces livres, avance que les récits des collections «Goosebumps» et «Fear Street» sont des versions modernes de *Hansel et Gretel* où la sorcière de la maison en pain d'épice est remplacée par une bibliothécaire capable d'enlever sa propre tête ou par un miroir qui rend invisible tout en s'emparant de l'âme. À la fin, l'horreur est plus ou moins vaincue et les jeunes se retrouvent en sécurité.


Un autre bibliothécaire, Jim Maroon, du Bureau d'Éducation du comté de Tulare, constate que les jeunes adorent ces livres, malgré les réserves des adultes inquiétés par la violence et l'occulte. Ce n'est pas de la grande littérature, opine-t-il, mais si vous voulez que vos jeunes lisent, achetez-en de pleins camions.

Peggy Townshend, par ailleurs, n'a pas reçu de plaintes sur ces collections, en tant que bibliothécaire. Pour sa part, elle en a lu deux, qui lui sont tombés des mains, mais ses propres filles adolescentes les lisent pour le suspense. Tout en trouvant les «Fear Street» inoffensifs, M^{me} Townshend conseillera à ses jeunes lectrices des œuvres meilleures, comme la série «Anne of Green Gables».

À la bibliothèque Pierrefonds/Dollard-des-Ormeaux, la bibliothécaire s'est fait demander un roman de Stephen King par une jeune lectrice de dix ans qui avait tout lu les «Frissons». Les jeunes pensent pouvoir passer facilement des «Frissons» aux romans de King. Ce n'est pas toujours évident, et ils ont encore besoin de lectures intermédiaires.

Pour un débat serein

Comme le dit Ginette Guétat de la maison Héritage, il ne faut pas nier la violence qui est présente dans cette collection. Il faut plutôt se poser la question suivante : «Cette violence est-elle dommageable ?» La collection a-t-elle un effet négatif sur ses lecteurs ? Certains sont inquiets de la présence des «Frissons» sur nos rayons, d'autres y voient le passage d'une littérature bien éphémère.

Je pense qu'il faut dédramatiser le débat autour de cette collection et revenir à notre propre comportement de lecteur. Qu'y a-t-il de plus intime que de choisir un livre ? Si ce livre nous plaît, s'il nous reste en tête, c'est qu'il correspond à un besoin. Ce besoin qu'ont beaucoup de jeunes de sentir les frissons de la peur serait-il le fruit de notre époque, la conséquence de leur âge ou tout cela à la fois ? Je dirais comme Geneviève Patte : «Laissez-les lire; laissez-les lire n'importe quoi à la demande de Daniel Pennac. Lire n'importe quoi ou presque, pour qu'ils soient en mesure de mieux apprécier le reste de l'univers de la littérature de jeunesse dans lequel vous les guiderez.» Un conseil de dernière minute : pour en parler davantage, de grâce, lisez-en quelques-uns. Une petite heure de frissons vous fera comprendre bien des choses. 

Notes

1. Pour les plus jeunes (9-12 ans), Héritage publie les collections «Chauve-Souris» et «Chair de poule».
2. M. Yves Léveillé est coordonnateur au Bureau des Ressources documentaires à la Direction générale des ressources didactiques.
3. Congrès de l'APSDS (Association du personnel des services documentaires scolaires), les 16, 17, 18 novembre 1994 à l'Hôtel du Parc et au Centre de Conférences de Montréal. Au programme, entre autres, sondage «Frissons» et table ronde sur cette collection.

Vite dit

Paulines devient Médiaspaul

Les Éditions Paulines, qui font partie du paysage culturel québécois depuis bientôt un demi-siècle, ont officiellement changé de nom et de logotype cet été. Leurs publications, dont les romans de la collection «Jeunesse-Pop», les recueils de nouvelles de la collection «Lectures-VIP» et le magazine *Vidéo-Press*, paraissent désormais sous le nom de Médiaspaul Canada.

Les maquettes, entre autres celle de la collection «Jeunesse-Pop», seront légèrement modifiées

pour accueillir le logotype de Médiaspaul. 



MÉDIASPAUL



Coupon d'abonnement

S'il s'agit d'un réabonnement, utilisez plutôt le formulaire détaché que nous vous avons envoyé. Lorsque vous déménagez, rappelez-nous votre ancienne adresse et son code postal en plus de nous indiquer la nouvelle.

À moins d'indication contraire, nous ferons commencer votre abonnement avec le numéro courant. Si vous avez besoin d'un reçu, cochez la case de droite.

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

Inclure avec ce coupon un chèque ou un mandat-poste de : (taxes incluses)

	un an	deux ans
abonnement régulier, au Québec	<input type="checkbox"/> 13,67 \$	<input type="checkbox"/> 27,00 \$
abonnement régulier, Canada hors Québec	<input type="checkbox"/> 12,84 \$	<input type="checkbox"/> 25,00 \$
abonnement de soutien	<input type="checkbox"/> 30,00 \$	<input type="checkbox"/> 60,00 \$
abonnement à l'étranger	<input type="checkbox"/> 22,00 \$	<input type="checkbox"/> 44,00 \$

Expédier le tout à :

LURELU
Case postale 220
Succursale E
Montréal (Québec)
H2T 3A7

MON ABONNEMENT COMMENCERA PAR LE NUMÉRO COURANT OU LE PROCHAIN N° REÇU REQUIS

Notre numéro de TPS : 123927618. Notre numéro de TVQ : 1010937911.